

Où es-tu,
Alma ?

Isabelle Cauchois

Isabelle Cauchois

Où es-tu, Alma ?

© Isabelle Cauchois, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2505-9

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Jules, qui m'apprend chaque jour à grandir

PROLOGUE

Samedi 15 mai 1943.

Les sirènes cessèrent soudain de retentir. Prostrée contre le mur, assise à même le sol froid de terre battue, Alma ne bougeait pas. La tête enfouie entre ses genoux, les yeux fermés, elle n'entendait plus que le décompte régulier d'une goutte d'eau quelque part derrière elle.

Elle pouvait sentir l'odeur de salpêtre du mur contre lequel elle était tapie, comme si elle ne voulait faire plus qu'un avec lui. Son souffle étouffé lui renvoyait l'odeur âcre de sa robe en laine. Après quelques longues minutes, la jeune fille osa enfin rouvrir les paupières.

Elle cligna des yeux en reniflant, la vue embuée par les larmes, retrouvant peu à peu ses repères. La cave était faiblement éclairée par l'ampoule vacillante. Rien n'avait changé : le vieux vélo projetait toujours son ombre squelettique contre le mur ; les deux malles de cuir usé s'empilaient dans un coin, près des cartons remplis de vieux livres et de sacs en toile de jute vides ; dans les casiers de bois dormaient des bouteilles de vin recouvertes de poussière, vestiges d'un temps désormais disparu. Une pelle rouillée gisait dans un coin.

Elle releva la tête, observa autour d'elle et laissa encore passer quelques instants pour être sûre que le bombardement était terminé, en tout cas pour la soirée. Sa respiration reprenait un rythme plus lent, mais son inquiétude ne la quittait pas pour autant. Elle savait, à force d'alertes, que les avions finissaient toujours par s'éloigner et que le calme, malgré tout, revenait.

La jeune fille essuya ses joues d'un revers de main, remit sur son nez ses lunettes fendues et renoua le foulard de soie bordeaux de sa mère autour de son cou. Elle rajusta ses longs cheveux noirs et étira doucement ses jambes engourdis : son genou gauche était écorché. Dans la panique, elle avait glissé sur l'avant-dernière marche de l'escalier en bois qui descendait à la cave. Elle entendait encore les paroles de sa mère : « *Isaac, dodi, quand vas-tu faire réparer cette marche dans la cave ? J'ai déjà failli tomber, un jour quelqu'un va vraiment se faire très mal, shaba !* »

Cet escalier n'avait plus beaucoup d'importance aujourd'hui, la maison pouvait bien s'effondrer, comme sa famille et sa vie toute entière s'étaient effondrées. Elle regardait le sang couler de son genou, comme hypnotisée. Elle avait envie qu'il emporte avec lui toute la peine qui l'empoisonnait. Alma avait

envie de crier, de pleurer jusqu'à perdre souffle. Mais elle ne cria pas. Elle se releva lentement, épousseta son gilet, ramassa sa couverture humide et remonta à l'étage.

Il n'était que dix-neuf heures, mais l'obscurité avait déjà envahi le ciel. La jeune fille traversa le long corridor à tâtons : elle connaissait chaque recoin de sa maison, chaque lame de parquet, chaque carreau de faïence. Elle pouvait se déplacer comme un chat, ses yeux habitués à la pénombre dans laquelle elle était désormais condamnée à vivre. Elle évita de croiser le regard des portraits souriants qui tapissaient les murs, fantômes de son enfance. C'était encore trop douloureux.

Arrivée dans le grand salon, elle prit la petite boîte de métal rouge posée sur le linteau de la cheminée, fit craquer une allumette et donna vie à l'une des bougies voisines. Le vent se lamentait faiblement dans le conduit de la cheminée. La pièce se taisait, autrefois animée des rires de ses frères - Eli, le grand, l'impétueux, et Jan, le benjamin, le doux - et des airs de violon joués par son père Isaac.

La pièce était comme figée dans le temps, dans l'attente du retour de ses habitants : la table basse parsemée de jeux d'enfants ; le fauteuil défoncé de velours bleu qui avait gardé la forme du dos de son père ; sur le guéridon d'acajou, la broderie que sa mère avait commencée attendait le retour de ses mains.

Alma sentit une crampe dans son ventre. Elle avait faim. Ou était-ce la peur ? Elle ne savait même plus quand elle avait mangé pour la dernière fois. Le temps s'étirait comme une nuit sans sommeil. Les minutes étaient des heures. Elle enveloppa ses frêles épaules de sa couverture et se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur l'avant de la maison. Alma prit soin de ne pas mettre la bougie à la fenêtre : personne ne devait savoir qu'elle était là. C'était une question de vie ou de mort.

Collée contre les rideaux lourds, la jeune fille se pencha légèrement contre la vitre froide. Une pluie fine tombait à présent sur le jardin abandonné. La petite place sur laquelle donnait la maison était déserte. Seule la fontaine coulait sans faillir, au milieu des jeunes platanes. Au bout de l'avenue, à droite, elle apercevait, sur le fronton de la mairie, le funeste drapeau rouge et noir que le vent, insolent, giflait ; ce drapeau de la terreur qui était maintenant pour elle le symbole de la fin du monde, la fin de *son* monde. Elle pensait chaque jour à ce qui était arrivé, la scène n'en finissait pas de se rejouer devant ses yeux...

C'était en avril, il y avait à peine un mois. Cela lui semblait pourtant une éternité. Ce matin-là, le soleil écrasait déjà le jardin et l'air était chargé de l'odeur du jasmin, qui promettait à la famille Bernheim de longues et agréables soirées sous la pergola.

Alma était allée chercher des disques au grenier. Ce soir, on fêtait son anniversaire et sa mère avait promis qu'on danserait. Malgré la guerre, Isaac et Esther Bernheim tenaient à préserver un semblant de vie normale pour leurs enfants. Les temps étaient durs, certes, mais ils n'auraient qu'une seule enfance. Et c'était là, dans ce grenier où filtraient à travers la lucarne les rayons du soleil, que sa vie avait basculé.

Au début, elle n'avait pas compris ce qui arrivait : le bruit du moteur dans la rue, les coups massifs contre la porte, puis les cris, les pleurs, les chaises bousculées. Elle était restée figée. À l'abri derrière le rideau de la lucarne, Alma avait pris toute la scène en pleine face, comme un crachat : le camion bâché garé devant la grille, le soldat qui écrasait sa cigarette dans les tulipes de son grand-père Zacharie. Puis son père saisi par le bras, sa mère et ses frères blottis contre son tablier et son grand-père traîné vers le véhicule. Pétrifiée, la bouche ouverte mais muette, elle assistait avec effroi à la scène, impuissante.

C'était alors que son regard avait croisé celui de sa mère. Juste avant de monter dans le camion, la femme aux yeux clairs avait jeté un regard furtif vers le grenier, un regard plein d'amour et de détresse à la fois. Une main gantée la fit entrer brutalement dans le véhicule. Le camion démarra en trombe, s'éloigna au bout de l'avenue, tourna puis disparut. Le silence se fit dans la maison. Des larmes coulaient toutes seules sur les joues de la jeune fille. Ce fut la dernière fois qu'elle vit sa famille. Son enfance avait brutalement pris fin le jour-même de ses seize ans.

Alma approcha ses doigts de la chaleur de la bougie. Derrière la vitre du salon, elle balaya du regard l'avenue détrempée qui brillait sous les réverbères. Pas une voiture, pas un chat. Paris ressemblait à une ville fantôme. Petit à petit, quelques lumières basses reprirent vie derrière les carreaux des maisons alentours. Pas un mouvement ne troublait l'air.

Soudain, un bruit imperceptible la figea : le gravier avait crissé à l'arrière de la maison, elle en était sûre. S'empêchant presque de respirer pour mieux concentrer son attention, elle tendit l'oreille : elle reconnut bientôt le raclement caractéristique de la porte de service de la cuisine. Quelqu'un était entré dans la maison.

Une peur sourde la saisit aux tripes : en un battement de pouls, elle souffla sa bougie et s'accroupit derrière le canapé. Elle se revit quelques heures plus tôt sortir par cette même porte de service pour aller prendre du riz dans le cellier. Quelle idiote ! Elle n'était plus sûre à présent de l'avoir refermée à clé en rentrant. Surtout ne pas faire de bruit. Ne plus respirer. Des pas lents résonnèrent sur le carrelage de la cuisine. Les idées se bousculaient dans la tête d'Alma : devait-elle rester cachée dans le salon, mais à portée de danger ? Ou au contraire tenter de s'enfermer à l'étage, au risque de se faire attraper au passage ?

Les pas avançaient maintenant dans le vestibule : il fallait se décider, et vite. Bondissant dans l'obscurité tel un chat en furie, la jeune fille s'enfuit à toutes jambes vers l'escalier et le gravit quatre à quatre. Le claquement de ses talons nus sur le bois des marches résonna dans tout le hall. Une voix d'homme s'éleva :

— Alma ?

Mais la jeune fille s'était déjà glissée dans la chambre de ses frères. Elle chercha à fermer la porte à double tour mais, dans le noir et l'affolement, ses mains ne trouvèrent pas la clé. La panique lui montait à la gorge et des larmes dévalaient déjà ses joues brûlantes. Elle attrapa brutalement la chaise de bureau dans l'espoir de la coincer sous le verrou, mais celle-ci était trop basse pour atteindre la clenche.

S'énervant quelques secondes sur la chaise inutile, elle la laissa finalement retomber, empoigna au passage le coupe-papier qui traînait sur le sous-main en cuir et se précipita dans l'imposante armoire à glace. Elle rabattit sur elle la lourde porte de chêne, se faisant la plus petite possible, cachée parmi les vêtements qui portaient encore l'odeur des deux jeunes garçons de la famille.

Recroquevillée comme un animal traqué, serrant dans ses doigts crispés le coupe-papier, la jeune fille cherchait à ne pas faire le moindre bruit, mais elle avait de plus en plus de mal à réprimer ses sanglots. Elle se surprit à souhaiter que tout cela finisse enfin.

— Alma ! Tu es là ? cria à nouveau la voix de l'homme dans les escaliers.

Les pas n'étaient plus qu'à quelques mètres maintenant, sur le palier.

— Tu es là ? demanda-t-il plus doucement, comme pour tenter de l'apprivoiser.

Alma ne parvint pas à contenir un sanglot aigu qui déchira sa gorge. La voix de l'homme reprit :

— Alma, écoute-moi, je veux juste...

— Non !

Malgré elle, la jeune fille avait hurlé. Quelques secondes passèrent, elle entendit distinctement le déclic du verrou, puis la porte tourner sur ses gonds. Le parquet de la chambre grinça. Alma se blottit encore un peu plus contre le fond de l'armoire, haletante, fermant très fort les yeux, comme si le fait de ne pas voir l'empêcherait d'être vue.

Dans un craquement de bois, la lumière de la rue pénétra dans l'espace réduit. Alma rouvrit les yeux. Un long cri rauque monta de sa gorge. Celui d'un animal pris au piège, qui vient de sentir l'odeur de sa mort.

Quelques minutes plus tard, un filet de sang s'échappait du corps inerte de la jeune fille.

